

## L'établi du lapidaire

Il arrive sans doute que l'on se répète, que l'on refasse une démonstration qui figure déjà quelque part dans nos dossiers. Ma foi tant pis, mieux vaut trop que par assez. Et puis il est des objets ou meubles plaisants et qui ont tendance à disparaître, si même ils n'ont pas totalement disparu de nos maisons. Il s'agit ici de l'établi du lapidaire.

On sait que cette industrie pénétra chez nous peu avant l'horlogerie, vers 1725 environ, et non en 1712 comme l'affirme de manière péremptoire Lucien Reymond dans ses historiques. L'homme eut dut s'enquérir de l'année de naissance de Joseph et de Benjamin Guignard, les deux premiers qui allèrent se former à cette industrie dans le pays de Gex. On ne reviendra pas là-dessus.

Sachons pourtant que sous l'influence de ces deux précurseurs, les Combiens se mirent à la lapidaire ou lapidairerie. Qui est le façonnage des pierres, mais non des pierres précieuses comme on pourrait le croire, mais des pierres de pacotille.

Désormais chacun ayant construit son petit établi, s'étant procuré le peu d'outils nécessaires, pouvait désormais meuler les pierres que l'on achetait plus ou moins en vrac et qu'on livrait taillées et polies en grosses, soit en douze douzaines.

Le métier s'apprenait de manière relativement facile. Le matériel était simple et peu coûteux. On ne rentrerait jamais des mille et des cents à la maison avec ce travail, mais enfin, cet apport financier servait à toute la famille, d'autant plus que chacun des membres de celle-ci pouvait s'adonner à ce travail pourtant quelque part monotone et fastidieux.

Des ouvrages existent qui en démontrent le côté pratique. Pour quant à la finance, pouvoir poser noir sur blanc ce que pouvait rapporter cette petite industrie, ce n'est pas dans nos possibilités en vertu d'une documentation insuffisante.

Des photos montrent le métier, tirées plutôt d'ouvrage franc-comtois où la pratique de la lapidaire demeura vivace bien plus longtemps que chez nous. Ici l'horlogerie, et l'industrie parallèle de la pierre fine, surent reléguer la lapidairerie au simple rang de souvenir.

On sait que les gens des Charbonnières étaient particulièrement actifs en ce domaine. Il y a quelque cinquante ans, une maison se vidait, celle des Titouillon pour être précis. Or il y avait au galetas de celle-ci plusieurs établis de lapidaire, la plupart dans un tel état de vétusté, rongés par les cirons, qu'ils prirent sans autre le chemin du ruclon qui était alors situé pour la commune dans le virage du cimetière du Lieu. D'autres, moins nombreux, furent sauvés. Ils meublent encore quelque collection.

Faisons un tour rapide de tous ces établis que l'on peut encore trouver en notre contrée :

Un établi au moins dans la collection Lehmann, actuellement de l'Etat de Vaud, entreposée soit à Lucens, soit à Moudon. Une photo de cet établi a servi à honorer

la couverture de la brochure : La mémoire des Combiens, artisans et métiers de la Vallée de Joux (XIXe-XXe siècle), Lausanne, 1994.

Un établi des frères Rochat des Charbonnières déposé dans les bâtiments d'Audemars Piguet au Brassus, en prêt.

Un établi dans le musée régional Jean-Michel Rochat aux Charbonnières.

Un établi dans une collection privée, Les Charbonnières.

Un établi dans la collection J.-M. et R. Rochat, aux Charbonnières.

Un établi dans les locaux de l'Espace patrimonial de la commune du Lieu, toujours aux Charbonnières.

Ce qui permet de dire que c'est vraiment en ce village que la lapidairerie tint le plus longtemps.

Il va de soi que la découverte de nouveaux établis de cette sorte, avec les maisons qui se sont vidées pour dire entièrement ces dernières années, n'est plus guère envisageable. Néanmoins, avec ces cinq ou six établis encore restant, on peut se faire une image assez précise du métier, mis à part que si l'on dispose du meuble, les outils par contre ont tous disparu. Et que par conséquent il faut recourir à des ouvrages français pour savoir en quoi ils consistaient.

Dans la plaquette précitée de 1994, rédigée par Jean-François Robert, quelques mots sur la lapidaire nous permettent déjà de nous orienter de manière générale :



## Lapidaires et pierristes

Deux mots qui, étymologiquement, ont la même signification et désignent tous deux des artisans travaillant des pierres, en l'occurrence des pierres fines ou précieuses. Mais les premiers, arrivés à la Vallée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, taillaient des pierres précieuses ou du verre coloré pour la bijouterie, alors que les seconds, qui n'apparaissent qu'un siècle plus tard, travaillent les pierres, précieuses ou synthétiques, pour l'horlogerie exclusivement.

Les lapidaires constituaient en quelque sorte une caste à part, privilégiée, portant l'épée, à l'instar des horlogers! Ils achetaient le verre coloré sous forme de bandes qu'il fallait réduire en carrelats, lesquels étaient fondus en perles dans un réchaud ad hoc. Ces perles, fixées à l'aide d'un mélange de

résine et de tuile pilée au bout d'un manche en bois (fig. 56), étaient ensuite taillées sur une *meule horizontale* fixée à l'*éta bli* (figure de couverture), mise en mouvement grâce à une manivelle à portée de la main gauche. On reste impressionné devant ces antiques équipements, frustes, mais permettant néanmoins un travail étonnant de précision. De ces activités, il reste encore un *migros*, cette loupe qui se fixait sur l'œil, ainsi qu'une boîte pleine de *grenats de Madagascar* (au prix de Fr. 140.- le kilo!).

Quant aux pierristes, introduits vers 1840 par la maison Audemars, ils travaillaient essentiellement le rubis (fig. 56) naturel ou synthétique, pour les besoins de l'horlogerie. Le choix du rubis repose sur ses vertus intrinsèques de dureté et de résistance à l'usure, ainsi que sur son insensibilité aux changements de température (donc pas de dilatation).



Figure 57. Bâtons ou «stocks» de lapidaire, sur lesquels les pierres à travailler étaient collées à la cire, puis polies au tour (voir figure de couverture). Tamis, sachet de pierres du pierriste (à droite). Long. du bâton de lapidaire avec la pierre: 12,5 cm; long. de la boîte de pierriste: 26 cm.

67

Le rubis synthétique, plus pur et plus homogène que le rubis naturel, devait rapidement lui être préféré pour les usages industriels.

Le cristal de corindon ou rubis de synthèse obtenu dans un four spécial est ensuite partagé puis débité en plaquettes à l'aide d'une petite scie circulaire en cuivre dont le bord est rendu abrasif par de la pâte de diamant. Celles-ci sont ensuite usinées par des moyens hautement sophistiqués jusqu'à ce que les disques aient les dimensions exactes et la forme

parfaite les rendant aptes à remplir leur rôle de supports pour les axes des montres. A cet effet, les pierres étaient collées à la gomme-laque sur des *tasseaux*, soit des pièces rondes en acier qui se fixaient sur la *bloqueuse*, pour être mises d'épaisseur. Des *brosses tournantes* (fig. 57) assuraient le polissage final.

La collection possède en outre divers tamis pour le tri, de même qu'un lot important de pièces usinées et calibrées, soigneusement serrées dans de petits emballages de papier.



Banc de lapidaire, collection privée.



Musée régional aux Charbonnières.



Espace patrimonial de la commune du Lieu. On tourne la grande roue grâce à la manivelle supérieure et l'on meule sur la roue de plomb de gauche. Un ouvrage annexe de Georges-Frédéric Meylan raconte tout du métier.